

LE SILENCIEUX SENTIMENTAL

La gare m'a tout de suite plu. Une gare qui ressemblait à une gare, pas à un grand magasin, et située dans la ville, pas en pleins champs à des kilomètres de la ville, ce qui oblige à prendre un bus, une navette, comme ils disent, on ne voit pas l'intérêt de prendre le train si, à l'arrivée, pour être complètement arrivé, il faut encore prendre une navette. Là, il s'agissait d'une gare normale, classique, avec marquise au-dessus de l'entrée principale, et une avenue sinistre bordée de sex-shops partant de cette entrée et descendant en pente douce vers le centre, comme il se doit. Je me suis tout de suite senti satisfait, bien disposé. Cette gare et son quartier me faisaient bien augurer de mon séjour.

Au bout de l'avenue on croisait un boulevard dont le tracé devait correspondre à celui des anciens remparts et au-delà duquel on entrait dans le centre. Bon, le centre était comme tous les centres, pavé, piétonnier, avec de la musique d'ambiance et des magasins Benetton, Celio, Zara et H et M, mais il ne faut pas être trop exigeant non plus. Et l'hôtel m'a plu tout de suite. Il était près de la cathédrale, puisque évidemment il y avait une cathédrale, c'est obligatoire dans ce genre de villes, comme Benetton. L'hôtel, quant à lui, était normal, classique, avec une petite marquise lui aussi et, dans les couloirs, cette odeur spéciale des hôtels, cette odeur qu'on respire exclusivement dans les hôtels et dont on ne sait pas exactement quelles émanations spéciales mais, dans les hôtels, normales, la composent. Et des reproductions de tableaux dans la chambre. Avant, les reproductions étaient obligatoires dans les hôtels, maintenant, leur manie, c'est de ne pas mettre de reproductions, le vide, des murs nus, même pas de fleurs sur le papier, même pas de papier, en fait, ils pensent probablement que c'est moins vulgaire, alors qu'en fait c'est plus vulgaire et de surcroît déplaisant, indiscret, les reproductions d'une laideur cauchemardesque on pouvait les oublier mais ces murs nus qui étalent orgueilleusement leur nudité ne vous sortent pas de la tête. Là cependant il y avait des reproductions, cauchemardesques. Je me suis senti tout de suite content, bien installé. Le commanditaire avait bien fait les choses. Ce commanditaire me connaissait, on avait travaillé ensemble à maintes reprises, il était au courant de mes goûts, il savait que j'étais différent de la plupart de mes confrères, qui auraient cru

déchoir de se trouver logés dans un hôtel à fleurs et à qui il fallait des murs nus, des corridors inodores et des jacuzzis.

Pour ce qui était des instructions, le commanditaire, avec les années, avait également accepté peu à peu mes habitudes. C'était un commanditaire intelligent, il s'était rendu à mes arguments, il avait compris que la poste restante est beaucoup plus sûre que n'importe quel support technologiquement avancé, avec lequel il y a toujours quelque chose qui ne marche pas. La poste restante, rien de mieux, une bonne enveloppe craft à mon nom supposé, et, dedans, des explications brèves, précises, à brûler dans le lavabo après les avoir apprises par cœur. La poste elle-même, soit dit en passant, m'a fait une excellente impression. De l'extérieur, bien sûr, à l'intérieur c'était un supermarché, comme à présent toutes les postes.

Quelque chose m'a tout de suite gêné sur la photo, cependant je n'aurais pas su dire quoi. Je l'ai contemplée longuement et intensément, en pensant en même temps à autre chose, comme je fais toujours, le meilleur moyen pour imprimer profondément dans son esprit les traits de la personne avant de brûler sa photo avec le reste, c'est de fixer intensément cette photo sans y penser. Ça marche toujours, je suis connu pour ça, en plus de vingt ans jamais une erreur sur la personne, tous mes confrères ne peuvent pas en dire autant. Eh bien, pendant que je fixais la photo et pensais au dîner où je comptais manger de l'andouillette, spécialité locale, un malaise léger mais que

je n'aurais pas pu identifier rôdait à l'arrière-plan de mes songeries culinaires. Je n'y ai pas prêté attention. Il faut faire attention à beaucoup de choses dans ce métier, mais si on se met à faire attention à tout, on est foutu.

Comme toujours, j'étais arrivé assez tôt pour avoir le temps de visiter la ville, autant en profiter pour visiter les villes, et il fallait aussi que j'effectue un petit repérage dans le quartier où je devais opérer le lendemain matin. Ceux de mes confrères qui vont traîner dans les bars interlopes ou dans les salles de musculation ne font pas ce métier très longtemps, mais qui se méfierait d'un lecteur du Guide Vert. Après avoir vu la cathédrale, bien que, les cathédrales, je commence à en avoir soupé, je suis allé, en suivant le plan, dans le quartier périphérique où résidait la personne. J'ai rangé le Guide Vert en approchant de ce quartier, dans ce quartier, ce guide, au lieu de me faire passer inaperçu, aurait plutôt paru bizarre. Ce quartier m'a plu, un quartier semi-résidentiel avec de petits immeubles et des villas modestes mais entourées de jardins, et dans tout ça beaucoup d'encorbellements, de perrons, de marquises, de boulingrins, de gloriettes. Au sommet de la colline les dernières maisons s'espaçaient pour faire place à la forêt, c'était quand même une petite ville.

Je me suis promené un moment dans les rues désertes à cette heure du milieu de l'après-midi, en imaginant comment ç'aurait été de vivre dans une de ces villas à gloriette et d'exercer une profession plus

anodine. Je me voyais par exemple clerc de notaire, vivant seul ou avec peut-être, à la rigueur, une vieille gouvernante, logée sous les combles, et le soir m'asseyant dans une salle à manger aux meubles de chêne pour prendre un repas qui aurait commencé par un potage. C'est là que le premier incident s'est produit. J'ai vu la personne. D'abord, à en croire les instructions, je n'étais pas censé la voir à cette heure-là, ensuite il y a dans ce métier une superstition, on n'est pas censé voir la personne avant l'opération. Je ne suis pas superstitieux, contrairement à la plupart de mes confrères, cependant il est difficile de s'abstraire complètement des croyances, surtout si, en plus de vingt ans, on n'a jamais eu l'occasion de les infirmer. C'était la première fois dans toute ma carrière que je voyais la personne avant d'opérer, ça m'a fait un choc.

Il sortait de sa voiture, la verrouillait, entrait dans le jardin de sa villa, s'il garait sa voiture dans la rue c'était sans doute qu'il ne faisait que repasser brièvement chez lui en pleine journée, probablement pour un motif exceptionnel et pourtant futile, ça arrive. D'ailleurs, il ne m'a absolument pas regardé, il a traversé son jardin sans se retourner, il ne m'a sans doute même pas vu. Mais le problème n'était pas là. Si je suis resté quelques fractions de seconde figé à le regarder avant que, le professionnalisme reprenant le dessus, je ne m'éloigne d'un air négligent quoique pas trop, c'est que le malaise de la photo m'était soudain devenu clair. Il aurait dû me le devenir beaucoup plus tôt, vu la ville, la gare, le quartier, la maison où avait disparu la personne. Les

personnes appelées à avoir affaire à moi n'habitent pas ce genre de quartiers. Elles ne s'habillent pas comme était habillé ce type, n'ont pas ce genre de voitures, ne demeurent pas dans ces villas ni même dans ces villes. Ce type n'avait pas le type de la situation. Les personnes auxquelles moi et mes confrères avions affaire d'habitude habitaient des appartements modernes vides et luxueux, aux étages élevés de tours, dans des métropoles, roulaient dans des voitures vulgaires mais faussement distinguées, portaient des vêtements chers faussement négligés, des lunettes noires, ça, c'était absolument indispensable, elles fréquentaient certains bars et des salles de muscu, comme mes confrères. Moi seul, parmi mes confrères, évitais ces bars et ces salles, sans parler de ces lunettes et de ces voitures, d'ailleurs, je circulais en train. Ce type, quant à lui, avait bien une voiture, mais à voir cette voiture on comprenait tout de suite que c'était parce qu'il y était obligé. Et pour le reste il ne ressemblait en rien aux types dont j'avais l'habitude de m'occuper, ni à mes confrères. S'il avait ressemblé à quelqu'un, c'était à moi. Il me ressemblait, en fait, du moins à celui que j'aurais sans doute été si j'avais exercé une profession plus courante. Même physiquement, en y réfléchissant, il me ressemblait, c'était ça qui m'avait frappé et gêné sur la photo.

Redescendant vers la ville j'essayais de chasser le trouble que suscitait en moi cette ressemblance, sans parvenir à m'empêcher de me demander comment ce type s'était fourré dans le genre de situations qui nécessitaient d'habitude mon intervention. Il faut se poser

certaines questions, dans ce métier, mais si vous vous en posez trop vous êtes foutu. Je suis allé dîner un peu plus tôt que prévu pour me distraire de mes états d'âme. J'essayais toujours, dans la mesure du possible, de donner une dimension culinaire à mes séjours. Cependant l'andouillette tant vantée en tant que spécialité locale m'a déçu. Une andouillette très surfaite. On en mange de meilleures ailleurs.

Malgré tout, le dîner fini, j'avais à peu près retrouvé mon état normal. Après une brève promenade digestive dans les rues piétonnes j'ai regagné ma chambre, où j'ai vérifié mon arme avant de me coucher, adapté le silencieux, préparé l'étui que je fixe toujours à ma ceinture du côté gauche, de façon à pouvoir dégainer facilement en glissant la main entre deux boutons de mon imperméable. Je me livre toujours à ces préparatifs avant de me coucher, j'ai horreur de devoir préparer mon arme au réveil.

Je n'ai pas si mal dormi, et, le lendemain, à l'heure prévue, j'étais en face de chez le type. Je l'ai regardé sortir de son jardin au volant de sa voiture, puis, quand il est descendu pour aller refermer la grille, je me suis approché, en glissant ma main entre mes boutons. Mais, là, je ne sais pas ce qui m'a pris, au lieu d'attendre qu'il se retourne pour lui lâcher, comme d'habitude, deux balles dans le buffet et la troisième, pour le coup de grâce, dans la nuque, je me suis installé dans sa voiture à la place du mort. Quand il est revenu pour regagner son siège

il m'a aperçu sur le siège voisin, je braquais mon arme sur lui et lui faisais signe de monter et de démarrer.

Il a obéi. Un peu tremblant, mais au fond on l'aurait été à moins, à sa place, me disais-je, dans la même situation, j'aurais peut-être tremblé aussi. De façon générale, à présent que j'étais près de lui, le sentiment d'une similitude entre nous s'imposait à moi avec encore plus d'intensité. Même physiquement. Par moments, dans la voiture, j'avais l'impression de braquer mon arme sur un frère jumeau, ou même sur moi, ce qui, évidemment, n'était pas sans susciter dans mon esprit un certain trouble. Et en même temps il y avait quelque chose d'exceptionnel et de fascinant dans cette situation, le tueur atypique et le futur tué singulier dans le même habitacle. Je n'arrivais pas à faire l'effort, ni même à éprouver l'envie de secouer cette fascination.

Je lui avais dit de rouler vers la forêt. On a pris un chemin cavalier qui conduisait rapidement à une clairière, je lui ai demandé de s'arrêter, il a coupé le moteur et s'est mis à trembler encore plus fort, sans même oser regarder dans ma direction. Je suis resté quelques instants à le considérer en silence. Puis, je lui ai fait ma proposition. Elle m'était venue comme ça, sans préméditation, et je la lui ai faite aussitôt. Il devait bien se rendre compte, lui ai-je dit, du caractère tout à fait exceptionnel de la situation, il suffisait de nous regarder, je n'avais pas besoin de m'étendre davantage. Sur la base de ce constat, voilà ce que je lui proposais. C'était simple, je ne le tuais pas. Ça supposait

évidemment, pour moi comme pour lui, de prendre la fuite et de se cacher si on ne voulait pas pour finir se faire tuer quand même, et tous les deux. Donc, on fuyait ensemble, on changeait de pays, je lui apprenais le métier et on s'associait. Les tueurs jumeaux. Une bien belle idée. S'il était capable d'aller se fourrer dans des situations où il risquait de se faire tuer, il était aussi susceptible d'apprendre à tuer à son tour, et, avec nos affinités, on ferait une équipe d'enfer. C'était ce que j'appelle une proposition honnête, pour ne pas dire généreuse.

Mais les gens sont énervants. Ils tergiversent, ils hésitent, on ne les tue pas et ils font encore les difficiles. Ce type n'avait pas l'air de comprendre ni même peut-être de remarquer en quoi la situation entre nous était si spéciale. Ça m'a tout de suite énervé. Au lieu de sauter sur mon offre il roulait les yeux d'un air effaré, en bredouillant quelque chose à propos de femme et d'enfants, c'était vrai, j'avais oublié, les gens en ont souvent, mais je n'y pense jamais car, dans ma profession, ça reste, Dieu merci, rarissime.

Ce type, pour finir, ne me ressemblait pas du tout. C'était incroyable la rapidité avec laquelle mon sentiment d'une proximité entre nous décroissait tandis que je le regardais pleurnicher et me jeter des regards en coin, où se mêlaient l'effroi et une espérance quelque peu obscène. Vous faites du sentiment, voilà ce que vous récoltez, pensais-je. Lui offrir de changer de vie, rien que ça, et même de pays, moi qui n'aime rien tant que la province française, avec ses cathédrales,

malgré tout, et ses andouillettes. Mais non, ça ne convenait pas à monsieur. Sa réaction a commencé à me donner envie de faire mon boulot. Ce qui est bien, avec ce boulot, c'est qu'on peut y exprimer en toute franchise son énervement contre les personnes. Ce boulot, bien sûr, n'est pas censé servir à se calmer les nerfs, mais, de temps en temps, le faire soulage.

Avec un silencieux et dans un habitacle, on le fait avec une discrétion et une efficacité maximales. Quand je suis ressorti de la voiture j'ai bien essuyé les poignées de la portière, comme de juste, en me disant que, finalement, en montant dans cette voiture, j'avais agi pour le mieux, même si c'était pour de mauvaises raisons. Malgré tout j'étais encore très irrité de m'être laissé dominer par mes sentiments. Quand vous commencez à avoir le silencieux sentimental, vous ne faites pas de vieux os dans ce métier. Mais c'était la faute de la ville, de l'hôtel, de la gare, je me le répétais tandis que, sorti de la forêt, je redescendais vers le centre pour récupérer mon sac et prendre le train. Dorénavant je me méfierais des gloriottes et des marquises, me disais-je.

Pierre Ahnne

